

1^{ère} Lecture : Exode 16,2-4.12-15I. Contexte

Israël vient de passer la Mer Rouge et s'est enfoncé dans le Désert en direction du Sinaï. Il est arrivé à Mara où il a goûté aux eaux amères, rendues douces par un morceau de bois. A cette occasion, deux choses sont dites : Dieu leur a donné un décret (Ex 15,25), et « Si tu fais les commandements du Seigneur, je te guérirai des plaies d'Égypte » (Ex 15,26). Cette double indication des prescriptions, au moment où la Loi n'est pas encore donnée, signifie que les eaux de Mara en sont le signe avant-coureur : le peuple a ressenti les effluves de la Loi qu'il va recevoir. Car, pour l'homme charnel et enclin au péché, la Loi est amère, contrecarre ses goûts des choses de l'Égypte, du monde ; mais par le bois de la Croix, elle deviendra douce à ceux qui l'observent. Après cette épreuve réconfortante, Israël arrive à Élim où il y a douze sources et septante palmiers qui évoquent les biens désirables et rafraîchissants, annonçant un au-delà bienfaisant de la Loi. Puis il entre dans le désert de Sin, où se trouve le mont Sinaï, un mois après sa sortie d'Égypte et sa célébration de la Pâque. Là, il reçoit le don des cailles, puis celui de la manne dont parle Ex 16 en entier.

Ainsi Israël est averti de deux choses qu'il doit bien comprendre et dont il doit bien s'imprégner :

- a) Il vivra dans le Désert pour une formation pénible par la Loi, parce qu'il est charnel et garde dans le cœur l'amour de l'Égypte ; mais, s'il pratique la Loi, le Seigneur le guérira et le réjouira pour son entrée en Terre Promise.
- b) La manne n'a pas qu'un sens matériel, elle n'est pas une nourriture destinée seulement pour le corps, mais aussi pour l'âme et l'esprit, puisqu'elle descend du ciel ; elle est une nourriture du peuple de Dieu qui n'a pas à « vivre seulement de pain mais de tout ce qui sort de la bouche de Dieu ». La manne est donc une nourriture humano-divine, qui nous rappelle l'Eucharistie où Jésus ressuscité et Verbe fait chair se donne en nourriture.

Notre texte contient ces deux éléments : la manne est une nourriture spirituelle éprouvante et fortifiante, pour la formation et l'affermissement d'Israël et de ses membres, pendant les quarante ans de sa marche au Désert, et elle figure le Pain de la vie que Jésus glorieux donne par le Saint-Esprit à son Église pour son pèlerinage terrestre.

II. Texte1) Le pain d'Égypte et le Pain de Dieu (v. 1-5)

- v. 1 (omis) : Le don de la manne est situé et daté : le lieu est le Désert, entre Élim, où Dieu a encouragé Israël, et le Sinaï, où Dieu l'attend pour conclure avec lui son Alliance et lui donner le Décalogue ; le temps est « le quinzième jour du deuxième mois », c.-à-d. le jour mensuel de la Pâque, où Israël immola et mangea l'agneau, échappa à l'Ange exterminateur, et fut délivré de l'esclavage d'Égypte.
- v. 2 : « Toute la communauté des fils d'Israël ». Comme au v. 1, où l'expression est employée pour la première fois. Elle rappelle « Toute la communauté d'Israël », utilisée aussi pour la première fois à l'occasion du repas pascal (Ex 12,5). Les fils d'Israël ont été unifiés en communauté par Dieu, mais son comportement ne correspond pas à ce titre, puisqu'« ils récriminèrent » [רָגַז au niphil, διαγογγύζω et γογγύζω, murmurare = insinuer, murmurer, récriminer, gronder). Ce n'est pas la première fois qu'ils récriminent, ils l'avaient déjà fait auparavant [Ex 15,24 à Mara], et ce ne sera pas la dernière fois. Ici, c'est à cause de la faim qui les tenaille, et ils s'en prennent à Moïse et

à Aaron qui, comme eux, sont « dans le Désert ». Oubliant qu'ils avaient récriminé contre Moïse à Mara et que Dieu les y avait abreuvés, ils recommencent à récriminer contre Moïse, le familier de Dieu, et contre Aaron, leur intercesseur auprès de Dieu, L'homme charnel considère seulement le moment présent et pour ses besoins terrestres : puisque la faim tourmente leur corps, il veut une nourriture corporelle que leurs responsables imprévoyants devraient leur donner tout de suite. Cette mauvaise disposition est impliquée dans le verset suivant :

- v. 3 : « Il aurait mieux valu mourir en Égypte », et ils expriment la nourriture qu'ils désirent, la viande et le pain de l'Égypte, les seules victuailles dont ils conservent le souvenir. Mais ils parlent hypocritement, puisqu'ils savent qu'à Mara le Seigneur a pu combler leur désir. Et même, puisque Moïse et Aaron n'ont aucune nourriture à leur donner, « ils les ont fait sortir dans ce Désert pour faire mourir toute cette assemblée par la faim ». Le terme « assemblée, לִקְוֹת, συναγωγή, multitudinis » désigne la convocation du peuple par le Seigneur ¹ : ils accusent donc Moïse et Aaron de s'opposer au Seigneur.
- v. 4 : « Et le Seigneur dit à Moïse » : les fils d'Israël s'étaient adressés à Moïse et à Aaron, et attendaient d'eux une réponse, mais c'est le Seigneur qui, au lieu de leur répondre, et étant mis en cause, prend la défense de Moïse en s'adressant à lui, afin de satisfaire lui-même son peuple affamé. « Me voici à faire pleuvoir pour vous de pain venant-du ciel » : Il va donc leur donner à manger, mais la nourriture qu'ils auront sera à la fois un bien et une épreuve. Il ne fait aucune allusion aux viandes et au pain d'Égypte, nourritures terrestres pour l'homme charnel et esclave du monde, nourriture produite par l'homme. Par contre le pain que Dieu fera et donnera est tout à fait différent : ce sera la manne.

En effet, le pain de Dieu est étrange et significatif :

- a) « Je vais faire pleuvoir du pain » : Ce pain est comparé à la pluie qui, comme la neige, est un symbole de la parole de Dieu (Is 55,10-11 : voir 15^e Ordinaire A).
- b) Il vient « du ciel » : c'est le pain des habitants du Ciel, qui le reçoivent de Dieu ; puisqu'il est donné au peuple d'Israël, il fait songer à la parole qui sort de la bouche de Dieu.
- c) « Le peuple sortira », car ce pain sera répandu autour du camp ; Israël le recevra pendant les quarante ans de son séjour au Désert. C'est donc le pain du Désert ; aussi cessera-t-il d'être donné par Dieu, lorsque le peuple entrera en Canaan, où il devra être considéré comme un cadeau du Seigneur, et qu'Israël ne devra pas oublier, car le Désert fait partie de son histoire. C'est pourquoi le verbe « sortir » a un deuxième sens : le peuple devra sortir de lui-même, de ses routines, de ses façons charnelles de penser et vouloir.
- d) « Ils recueilleront » : ce verbe « טָקַף, συλλέγω, colligere » signifie : prendre et rassembler soigneusement à la main les fruits mûrs d'une récolte, que son propriétaire a laissés pour les nécessiteux. Ce pain est donc celui des pauvres qui l'attendent de Dieu.
- e) « Sa ration », mais litt. « la parole » : c'est encore un lien de ce pain avec la parole envoyée et venant de Dieu.
- f) « Chaque jour » et « quotidien », litt. « Au jour le jour », c.-à-d. chaque jour pour la journée : Il est interdit à chaque membre du peuple de prendre en réserve, pour le ou les jours suivants, davantage de ce pain que ce dont il a besoin chaque jour. Et ce pain doit encore être travaillé, comme cela sera dit ci-après et encore ailleurs.

¹ Cfr Dt 4,10 : « Tu étais debout en présence du Seigneur ton Dieu à l'Horeb, le jour où le Seigneur m'a dit : 'Rassemble (לִקְוֹת) le peuple auprès de moi ; je leur ferai entendre mes paroles ...' ». En Dt 4,10, « Le peuple » est aussi la première occurrence d'ἐκκλησία dans la LXX, très précisément à l'occasion de cette « convocation ».

g) « Afin que je le mette à l'épreuve » : Ce pain comporte une difficulté à surmonter péniblement. Cette difficulté peut donc faire tomber, si ne sont pas mobilisées l'intelligence, la décision, l'âme, les forces, pour la vaincre. Et le Seigneur indique à son peuple cette épreuve : « Est-ce qu'il ira dans ma Loi ou non ? », autrement dit : obéira-t-il ou désobéira-t-il à ma Loi ? Terrible épreuve que suscite ce pain, quand on sait que l'homme pécheur est attaché à sa propre volonté et enclin à rejeter les prescriptions de Dieu qui le gênent ! Remarquons cependant deux choses : d'abord ce pain est de nouveau lié à la parole de Dieu et, plus spécialement, en liaison avec la Loi qui n'a pas encore été donnée, mais ce pain, tel qu'il est décrit dans ce v. 4, fait comprendre ce que la Loi demande de faire ; ensuite ce pain vient du ciel, nourrit l'homme, le fortifie et ainsi le rend capable de pratiquer la Loi.

Complétons ce que nous avons vu de l'étymologie du mot « pain » au 17^e Ordinaire B, p. 10. Le pain n'est pas seulement du « broyé » par le broiement : de grains, il est aussi du « broyé » par les dents pour être mangé. Déjà préparé et fait par Dieu, le pain donné par lui à Israël doit être broyé par celui-ci pour que ce pain devienne le pain de l'homme. Quant à sa signification en partie décrite, nous avons vu, au moins trois fois, le lien intime qu'il entretient avec la parole de Dieu. Celle-ci est le vrai pain de l'homme, figurant le Pain de la Vie divine pour sa vie humaine. Elle est broyée, c.-à-d. transformée en Révélation surnaturelle par le Saint-Esprit, et communiquée à ses écrivains sacrés qui, à leur tour, la broient, l'adaptent et la communiquent aux fils d'Israël, ceux-ci devant finalement la méditer et la vivre. Notons encore que dans l'institution de l'Eucharistie Jésus rompit le pain. Or « rompre le pain », c'est l'ouvrir pour en faire comprendre le contenu à connaître et à assimiler. C'est pourquoi la célébration et le rite eucharistiques sont toujours dits « La fraction du pain » (Ac 2,42).

– v. 5 (omis) : Dieu donne d'autres précisions sur ce pain : le sixième jour exige de nombreux préparatifs faits avec grand soin à cause du sabbat qui suit, ici la préparation de la manne ramassée, en vue de sa manducation (Nb 11,8) et selon le sens qu'elle a ; puis, pour le ramassage de la manne, il faut en recueillir le double, parce qu'elle ne tombera pas le jour du sabbat. Ces précisions et plusieurs autres seront données plus loin (v. 19-30). Ainsi ce sixième jour demande aux membres d'Israël de se mettre dans les dispositions de respect et de disponibilité pour célébrer le sabbat. Dans l'Église aussi, le samedi devait préparer à bien vivre le Jour du Seigneur ou dimanche. Peut-être est-ce pour cela que le Concile Vatican II a autorisé la messe le samedi soir en remplacement, ou mieux, en complément de celle du dimanche

2) La double nourriture en réponse à la récrimination d'Israël (v. 6-10) : omis.

Moïse et Aaron interprètent devant le peuple le sens des paroles du Seigneur : les fils d'Israël mangeront, le soir, de la chair comme ils le désiraient, et le matin suivant, du pain par lequel ils connaîtront le Seigneur.

Ces deux sortes de nourriture sont données pour montrer que les fils d'Israël, en récriminant contre Moïse et Aaron, ont directement récriminé contre le Seigneur. S'ils l'avouent, ces nourritures les guériront de leur récrimination, me semble-t-il, car aucun châtement n'est signalé.

3) Le pain de Dieu, inconnu de l'homme charnel (v. 11-16)

– v. 11-12 : Le Seigneur s'adresse de nouveau à Moïse, pour rappeler et préciser ce qui vient d'être dit : d'abord la récrimination que le Seigneur a entendue, fortement liée aux

deux sortes de nourriture. « Après le coucher du soleil », litt. « Entre les deux-soirs » : ceux-ci sont le temps qui sépare le coucher du soleil du crépuscule ou commencement de la nuit, et pendant lequel on immolait l'Agneau pascal. La Septante, les (Néo)-Vulgates et les traductions juives disent simplement « le soir ». « Les deux-soirs » se trouvent en Ex 12,6 [TM] où il s'agit justement de la Pâque.

Or, à ce moment-là, les fils d'Israël auront de la viande comme nourriture : Dieu fait comprendre qu'en célébrant la Pâque en Égypte, ils n'ont vu dans l'agneau pascal à manger qu'une nourriture charnelle et s'en sont nourris sous l'emprise de la chair et du péché de l'Égypte. Il révèle aussi que cette nourriture charnelle mène à la mort, parce qu'ils l'auront à la mort du jour, et parce qu'ils auront le pain de Dieu le matin du jour nouveau. Le contraste entre les deux sortes de nourriture est également montré par les deux expressions différentes : « Vous mangerez de la chair » et « vous serez rassasiés de pain » ; la viande laisse sur la faim, le pain apaise la faim. C'est encore un sens complémentaire de la manne : Israël n'a pas besoin d'un autre pain, parce que la manne est la vraie et suffisante nourriture du peuple de Dieu, séjournant au Désert.

Par ces deux nourritures, « vous connaîtrez que moi, le Seigneur, je suis votre Dieu », c.-à-d. que vous connaîtrez ma puissance, vous verrez que je m'occupe de vous, et vous apprendrez à me connaître.

- v. 13 : « Au soir, la caille monta et couvrit le camp » : Les cailles sont une sorte de petites perdrix qui volent à un mètre au-dessus du sol ; elles montèrent [עָלָה, ἀναβαίνω, ascendere], c.-à-d. furent soulevées par le vent venu de l'Égypte. Et elles couvrirent le camp et donc tombèrent « dans » le camp, car c'est la nourriture conforme à la mentalité de l'Égypte qui règne dans le camp. Elles sont encore signalées en Nb 11,31-34 comme nourriture dont les fils d'Israël s'empiffrèrent et qui en fera périr beaucoup. Par contre, c'est « Au matin, autour du camp », c.-à-d. en plein Désert où Israël doit acquérir la mentalité de Dieu, « qu'il advint une couche de rosée ». La rosée, comme la pluie, est liée à la parole de Dieu.
- v. 14 : « Lorsque la couche de rosée s'évapora, il y avait à la surface du désert », litt. « Et la couche de rosée monta, et voici, sur la face du désert ». « Monter, עָלָה, -, - » peut avoir le sens de « s'élever dans les airs », comme au v. 13. « Une fine croûte, quelque chose de fin comme du givre », litt. « Une chose-ténue, disséquée (ou floconneuse), tenue comme le givre » : Le mot « croûte ou disséquée » est un hapax ; le mot « givre, כִּפּוּר » vient de « כִּפֵּר, recouvrir », et se trouve encore en deux textes : Job 38,29 où il est parallèle à la neige, et Ps 147,16 où il est le symbole de la parole de Dieu, et on a deux fois « tenu ou fin ». Si nous ajoutons que la même préposition « sur » devant « la face du désert » et « la terre » (et non « le sol ») signifie « au-dessus de », il me semble que cette couche de rosée, tenue ... givre, composée de petits grains fragiles, flotte légèrement, et évoque quelque chose de céleste, spirituel, nouveau, la manne.
- v. 15 : « Mân hou ? » que la Septante, les (Néo)-Vulgates et le lectionnaire traduisent par « Qu'est ceci ? ». Quelle que soit matériellement la manne (Ce mot français est une simple reprise du terme hébreu, personne ne sait ce que c'est ; ailleurs il sera précisé : « Que ni toi ni tes pères n'avaient connu » (Dt 8,3). Si donc ceux qui ont vu et touché la manne ne savaient pas ce c'était, et que Moïse dit simplement : « C'est le pain que le Seigneur vous a donné pour nourriture », comment pourrions-nous le savoir ? On a pourtant avancé qu'il s'agissait du fruit d'un arbuste connu ; mais cette interprétation, que beaucoup ont adoptée, révèle seulement la prétention de la mentalité scientifique moderne, qui refuse le miracle et ne veut y voir qu'une nourriture faite par l'homme.

Par contre, pour le sens de la manne, notre texte et d'autres textes donnent beaucoup d'explications. Ce que nous en avons déjà vu donne à la manne le sens de « parole de Dieu » : elle est un aspect particulier de la parole de Dieu comme la semence, la pluie, la neige, le givre, la rosée. Plus généralement, nous pouvons en avoir une certaine idée par les considérations suivantes, les unes concernant la valeur de la manne, les autres concernant le mode de présentation de la manne :

a) La valeur de la manne :

- 1/ Déjà, dans les réalités purement humaines, une chose utilisée par l'homme a deux sens, non pas un « sens propre » et un « sens figuré », c.-à-d. un sens réel et un sens fictif, mais deux valeurs réelles. Ex. : un billet de mille euros ; c'est un vulgaire papier pouvant servir à allumer le feu, mais c'est aussi ce qui permet d'acheter un objet plus précieux que le papier. Ou encore : une statue qui est de la pierre qu'on foule aux pieds, et qui représente un personnage important qu'on vénère ; un livre aux pages jaunies et fragiles peut contenir de précieuses informations. Ainsi la Bible est un matériau périssable et contient la parole impérissable de Dieu.
- 2/ Les pains d'Élisée, que nous avons vus la fois dernière, étaient à la fois le pain pour l'estomac et le pain de la Loi, devenu pain prophétique et figurant le pain de Jésus pour ceux qui le suivaient et l'écoutaient. Et les pains que Jésus multiplie sont pour le corps, mais sont aussi les pains de la Loi et des prophètes, apportés par André ; puis ils deviennent la personne elle-même de Jésus se donnant en nourriture. Et ces cinq pains nourrissent cinq mille personnes de son contenu christique, comme un exposé de la vie d'un homme célèbre, lu à beaucoup d'auditeurs, nourrit l'intelligence et le cœur de ceux-ci.
- 3/ Ainsi en est-il de la manne : cet ensemble de grains fins et friables sont certes pour l'estomac, mais, descendu du ciel, sont porteurs de la parole de Dieu. Comment du papier de quinze mille euros peut-il valoir le prix d'un bœuf, sinon parce l'homme lui a donné cette valeur ? Paul s'est servi des bœufs comme symbole des Apôtres, (1 Cor 9,9-11), mais on mange aussi du bœuf. Le miracle n'est pas seulement la venue de la manne et sa venue d'en haut, c'est, bien plus, l'énergie de la parole de Dieu qui s'y trouve, introduite en elle par Dieu. Dieu a fait la manne pour l'homme tout entier, son corps, son âme, et aussi son esprit. Tel est le sens de la dernière phrase de notre v. 15 : c'est le pain du ciel que le Seigneur lui-même vous donne à manger.

b) Le mode de présentation de la manne : Ici, la difficulté à résoudre est le fait qu'une réalité qui se mange devient une parole qui s'entend :

- 1/ Parce que l'homme est un, venons-nous de voir, ce qui concerne le corps se trouve aussi dans l'âme. Ainsi, il y a la vue : je vois un billet et je comprends mille euros ; je lis des lettres d'imprimerie et je suis éclairé par la parole biblique. Il y a l'ouïe : mes oreilles entendent ce que me dit mon interlocuteur, et mon âme comprend. Il y a le toucher : je palpe une pièce de tissu, et je dis : cachemire. Il y a l'odorat : mes narines sentent, et je m'écrie : quel bon poulet ! Il y a le goût : ma langue touche un peu de poudre blanche, et je comprends cocaïne et fortune. On passe donc aisément, surtout pour la vue et l'ouïe, du domaine du corps au domaine de l'âme et de l'esprit. L'âme a aussi ses cinq sens, et elle est tellement une et simple qu'elle passe inconsciemment d'un sens à l'autre, et même d'un sens corporel précis à un sens intellectuel différent. Par exemple : dévorer quelqu'un des yeux ou dévorer un livre, c.-à-d. que ce que je vois ou entends corporellement se mange mentalement.
- 2/ Ce dernier exemple nous amène inversement à envisager la connaissance de ce qu'il y a à manger. L'exemple à prendre ici est une recette de cuisine que j'ignore. Sous la conduite d'un cuisinier qui me nomme les victuailles et me dit comment je dois les préparer, je les manipule, les coupe, les dissèque, les étale

sur un plat, les met au four, veille au temps de la cuisson, puis, les ayant sortis du four, je les goûte, ajoute éventuellement un peu de sel ou d'huile, je mélange le tout, et voilà un bon repas que je me suis préparé. Le résultat de tout cela est qu'en mangeant, ce ne sont pas seulement les victuailles que je retrouve et savoure, c'est aussi la connaissance de la recette que j'ai apprise, que je puis écrire ou enseigner à d'autres. La nourriture ingurgitée est devenue parlante et donc parole assimilée. C'est ce qu'on appelle une connaissance par l'expérience, par l'apprentissage, par la pratique. Il en est de même de la manne, dont il est nécessaire de connaître les caractéristiques et son mode d'emploi, que sont les lois pour la prendre et la préparer. Or, c'est souvent ce que l'on néglige : on s'enquiert de sa nature, et on laisse de côté tout ce qu'il faut faire pour s'en nourrir.

3/ Voyons maintenant comment faire le passage de la compréhension des paroles de Dieu à la manducation de la manne. Je devrais prendre tous les textes sur la manne, mais je dois pour l'instant me contenter de notre texte. Comme la manne est quelque chose de divin, se présente d'une façon étrange, et doit être préparée pour être mangée, l'exemple à prendre est une potion magique, à fabriquer selon la recette suivante : Prenez deux cent grammes de farine, un peu de terre, trois racines de pissenlit, sept araignées, vingt grammes de cervelle de grenouille, quelques poils de chien ; ajoutez un peu de vinaigre ou de mazout ; mélangez le tout, pilonnez-le, laissez macérer, faites chauffer ou cuire, etc. De même pour la manne : Prenez du rassasiement de pain, des récriminations, la connaissance du Seigneur, du matinal, une couche de rosée, le désert autour du camp, du ténu disséqué, du givre sur la terre, du « Qu'est ceci ? », de la nourriture inconnue, du ramassage en communauté, de la mise à l'épreuve, du souci du sabbat ; classifiez logiquement le tout ; soulignez ce qui est important, etc. Celui qui s'exerce à faire tout cela sous la conduite d'un expert en manne saura que c'est là le pain que le Seigneur nous donne à manger, et pourra apprendre à d'autres à faire la même expérience. Il s'ensuit que la manne ne dit rien pour le païen, mais dit quelque chose pour le juif ; de même le pain eucharistique ne dit rien pour le païen et le juif, mais dit beaucoup pour le chrétien. Quant au passage de la manne à la parole, il est un intervalle contenant ce qui est déficient et inachevé de la manne, et ce qui est présenté et anticipé de la parole.

- v. 16 (omis) : cette terminaison de l'ordre de Moïse aux fils d'Israël dit que chacun d'eux doit prendre un « omer » pour lui et sa famille. C'est encore une précision : la manne est à la fois communautaire et personnelle.

Conclusion

Le pain cuisiné de l'Égypte, tout le monde sait ce qu'il est : chacun est né, a vécu dans ce pétrin. Mais la manne, nul ne sait ce que c'est, sauf celui qui l'a reçue, récoltée et préparée selon les lois données par Dieu : c'est le pain du ciel donné par le Seigneur à son peuple en marche vers le Terre Promise, vers le Royaume de Dieu ; c'est le pain du Désert, destiné à ceux qui sont privés des nourritures charnelles et ignorent qu'ils souffrent d'une autre faim que corporelle, qui récriminent d'abord et songent à retourner à leur vie charnelle antérieure, qui entendent leurs chefs les accuser de s'opposer au Seigneur, et se repentent d'avoir récriminé, qui reconnaissent qu'ils sont encore charnels et que la nourriture charnelle les ferait périr, qui acceptent que le pain de Dieu mette à l'épreuve leur obéissance à ses prescriptions. Ceux-là seront alors guéris de leur récrimination, et ne s'occuperont plus que de la manne en soi inconnue, dans laquelle, par la foi, ils verront leur pain véritable, et qui leur apprendra à connaître le Seigneur. Ceux, au contraire, qui ne veulent pas se priver des nourritures du monde, ne veulent pas croire aux paroles divines,

ou ne veulent pas pratiquer les commandements, ne peuvent pas savoir ce qu'est la manne et, la prenant dans cet état d'ignorance, ne profitent pas de ses bienfaits. En résumé et pour nous, celui-là bénéficie de la manne, qui vit de l'esprit du Désert et cherche à connaître Dieu, qui la croit un don de Dieu et parole divine, se contente de la recueillir, de la préparer et de s'en nourrir, comme Dieu le lui demande.

La vertu que suggère notre texte est la véracité qui comprend la fidélité, la sincérité, l'honnêteté. Elle est le propre de celui qui dit la vérité ou de ce qui est rapporté en toute vérité. Il peut se faire que quelqu'un qui est véridique pense dire la vérité, mais ne la dit pas ; dans ce cas, il a été véridique, mais ce qu'il a dit ne l'est pas. Cependant, si cette personne est habituellement véridique, on lui fait confiance, et s'il se trompe, on le lui fait remarquer, et elle accepte volontiers de rectifier ses paroles. C'est pourquoi la véracité ou véridicité concerne d'abord la personne puis sa parole à cause de sa personne. Ainsi Dieu est véridique, parce qu'il est la vérité et dit vraiment ce qu'il est, et parce que, ne pouvant se tromper ni nous tromper, ce qu'il dit d'autre que lui-même est toujours vrai. La manne est véridique, parce qu'elle est ce qu'en disent les textes inspirés par l'Esprit de vérité. La parole de Dieu peut parfois nous paraître fausse, mais nous devons admettre qu'elle est vraie parce qu'elle vient de Dieu et alors changer nos pensées et nos paroles. Le chrétien est véridique, lorsque, dans sa façon d'être et de vivre, il manifeste qu'il est fils du Père dans le Christ par le baptême dans l'Esprit ; il redevient mensonge par les péchés commis et maintenus, mais par l'aveu de ses péchés à Dieu, il redevient véridique (Ps 50,8) ; c'est pourquoi un des termes importants qui désigne le péché en général, c.-à-d. l'ensemble de tous les péchés, est le mensonge (Ps 115,11 ; 11,2-3). Celui donc qui dit que la manne ne vient pas du ciel mais est le fruit d'un arbuste, et celui qui voit en elle une métaphore, une fiction d'une parole de Dieu pour faire taire les récriminations des fils d'Israël, ceux-là ne sont pas véridiques, et ils encouragent autrui à douter de la véracité de toutes les paroles divines, ou à les interpréter comme bon lui semble. Tels des hérétiques, ils détériorent la foi, car la véracité relève de la vérité et de la foi, puisque foi et vérité traduisent le même mot hébreu.

Épître : Éphésiens 4,17.20-24

I. Contexte

Paul disait, dimanche dernier, que les chrétiens sont appelés à l'unité par l'attachement au Seigneur Jésus Christ et par la participation à l'unité de la Sainte Trinité. Après cela, il montrait que la diversité des chrétiens qui ont la même foi ne s'oppose pas à l'unité mais la consolide, car, comme Dieu est trine et un, et le Christ un est Tête et Corps, ainsi l'unité des membres de l'Église est leur harmonie et leur complémentarité dans la diversité.

Maintenant Paul aborde les conséquences concrètes de cette vocation à l'unité trinitaire de l'Église. Il développe d'abord le comportement des chrétiens : ils doivent vivre selon ce qu'ils sont en toute vérité, face au monde et face à Dieu ; c'est l'objet de notre texte.

II. Texte

1) La vie corrompue de l'homme sans le vrai Dieu (v. 17-19)

- v. 17 : La vocation des chrétiens est d'abord un état donné par Dieu : la condition humano-divine du Christ Jésus, qui rend capable et oblige alors d'avoir une conduite chrétienne. Puisque, par leur participation à la nature divine, les baptisés sont devenus chrétiens, il est contre nature de leur part d'agir en païens. C'est pourtant malheureusement le cas de certains Éphésiens, puisque l'Apôtre doit le leur rappeler : « Ne vous conduisez plus comme les païens ». Si des parents voyaient leurs enfants

métamorphosés en veaux ou en dindes, ils en seraient horrifiés et profondément choqués. De même, le Christ et ses anges sont horrifiés et attristés de voir des chrétiens agir en païens, Il n'est pas véridique, le chrétien qui se comporte en païen, vit dans le monde, comme si Dieu n'existait pas ou ne le voyait pas.

« Qui se laissent guider par le néant de leur pensée », litt. « Comme les nations aussi se conduisent dans la vanité de leur pensée ». Le païen croit que sa pensée est sage, raisonnable, riche, efficiente. En fait, pour Dieu, elle est vaine et néant. Ce qui le montre clairement est la mort : tout homme meurt puis se corrompt et est vite ignoré. La vie humaine qui aboutit à la mort est donc marquée et frappée de corruption et d'extinction malgré les apparences de vitalité, de tranquillité, de considération, d'honneur, et par conséquent la pensée et la conduite du païen sont vaines.

- v. 18-19 (omis) : évoquent cet état de corruption latente de toute vie humaine sans Dieu : ténèbres, aliénation, ignorance, endurcissement, insensibilité, débauche, impureté, avidité.

2) La vie véritable du chrétien dans le Christ Jésus (v. 20-24)

- v. 20 : « Lorsque vous êtes devenus disciples du Christ, ce n'est pas cela que vous avez appris », mais litt. « Or vous, ce n'est pas ainsi que vous avez appris le Christ » : Ce n'est pas cette conduite que vous avez apprise, c'est le Christ que vous avez appris, ce qui modifie le sens de la phrase. Voyons d'abord le terme « apprendre, μαθητεῶ » qui signifie : parvenir, par l'enseignement d'un Maître et par une pratique assidue, à agir comme son Maître : d'où, le mot « disciple, μαθητής » qui en dérive. Ensuite, l'objet de « apprendre » n'est pas les mœurs des païens, comme le dit le Lectionnaire, c'est « le Christ ». Or, on peut se dire du Christ en agissant comme des païens, p. ex. en apprenant à connaître le Christ d'une façon purement intellectuelle sans agir en chrétien comme le faisaient les gnostiques à cette époque, et les athées à la nôtre. Mais, dit Paul, par le baptême vous n'avez pas appris à adhérer au Christ en continuant à vivre en païens. La vie chrétienne est un apprentissage dans la foi et avec la grâce à vivre comme le Christ. Si déjà la manne doit se prendre et s'apprendre, être préparée et assimilée comme Dieu le veut, à plus forte raison le Christ qui est le Pain de la parole de Dieu et de la Vie.
- v. 21 : « Si du moins c'est bien lui qu'on vous a annoncé et enseigné, selon la vérité de Jésus lui-même. » : Paul reprend la possibilité d'avoir mal appris le Christ, mais c'est pour dire comment on l'apprend convenablement : c'est par l'annonce et l'enseignement de « on » qui désigne l'Église ou ses représentants. Tel est le sens donné par le Lectionnaire, mais pour cela celui-ci doit modifier à nouveau un mot : il met « annoncé » au lieu de « entendu », et il modifie aussi le sens du verset. Mettons les choses au point. Le Lectionnaire donne l'Église comme sujet des deux phrases, mais le texte original – qui n'exclut pas l'action de l'Église – donne le Christ comme sujet de ces phrases. L'un [le Lectionnaire] dit : « Si du moins c'est bien lui qu'on vous a annoncé », mais l'autre [le grec] est : « Si du moins c'est lui-même que vous avez entendu ». De même, pour l'un c'est le simple « et enseigné », mais pour l'autre, on a : « Et en lui vous avez été enseignés », c.-à-d. « intimement unis à lui, et quasi lui moyennant l'Église, vous avez été enseignés ». Paul dit donc : Il faut connaître et imiter le vrai Christ révélé par l'Église. Tel est le sens à mon avis, mais on peut prendre évidemment celui du Lectionnaire.

« Selon la vérité de Jésus lui-même » (qui porte sur les deux phrases précédentes), mais litt. « Selon que la vérité est en +Jésus ». Remarquons que Paul donne encore de l'importance à Jésus ; et notons qu'il ne dit plus « le Christ », qui peut évoquer le Christ total, la Tête, Jésus glorieux, et son Corps mystique, l'Église (1 Cor 12,12), mais qu'il dit « le Jésus » : c'est une allusion à sa personne durant sa vie terrestre où il a dit : « Je suis le chemin, la vérité et la vie » (Jn 14,6). Si Paul dit « La vérité est en Jésus », c'est parce qu'il s'adresse aux Éphésiens. La vérité (dont Jean parle souvent) n'est pas d'abord dans l'Écriture Sainte ni dans l'enseignement de l'Église, elle est avant tout et tout entière en Jésus, et celui-ci la donne à qui il veut, notamment et principalement à son Église. Ceci signifie deux choses :

- a) L'Église ne peut pas imposer autre chose que la connaissance de Jésus, de ses actions et de ses paroles. Jean-Paul II le disait dans sa lettre apostolique sur le sacerdoce : « Le Christ a voulu un sacerdoce masculin, et il n'appartient pas à l'Église de changer ce qu'il a voulu ». L'Église peut modifier ou supprimer ce qu'elle a elle-même jugé utile d'ajouter ou de retrancher, p. ex. certains rites liturgiques, certaines lois du Droit Canon, mais elle ne peut toucher à ce que le Christ a voulu.
 - b) Puisque la vérité que possède l'Église est celle qui est en Jésus, on ne peut la trouver que dans l'Église. Paul fait ici allusion aux gnostiques et aux hérétiques qui rejettent ou acceptent partiellement l'enseignement de l'Église sous prétexte qu'ils peuvent par eux-mêmes trouver la vérité. Paul, qui se cantonne dans la Révélation surnaturelle, n'exclut pas la Révélation naturelle où l'homme, créé à l'image et à la ressemblance de Dieu, peut découvrir des vérités. L'Église les adopte aussitôt comme lui appartenant parce que la vérité est une.
- v. 22 : « Vous défaire de votre conduite d'autrefois, de l'homme ancien ». Paul reprend ce qu'il a dit au début : « Ne vous conduisez plus comme les païens » (v. 17), car il sait que les Éphésiens filent du mauvais coton sur ce point. Il va l'expliciter en montrant la double attitude enseignée par l'Église, l'une négative, l'autre positive, qui ne vont pas l'une sans l'autre. La première, négative, est « Vous défaire du vieil homme dont vous viviez dans votre conduite d'autrefois » : l'Apôtre affirme directement que la conduite du vieil homme n'est pas compatible avec la vraie connaissance du Christ. Il dit alors que ce vieil homme, le païen, est « celui qui est corrompu par ses désirs trompeurs ». Celui-ci pense que ses désirs sont bons et valables, mais, pires que les instincts des animaux, ses désirs sont viciés, et trompeurs. Ce paganisme, c'est l'Égypte où Israël, alors dans le Désert, voulait retourner.
- v. 23 : « Laissez-vous guider intérieurement par un esprit renouvelé », mais on a litt. « Rajeunissez-vous par l'esprit de votre pensée » : c'est la deuxième attitude, positive, dans sa première partie. Le Lectionnaire donne le sens, mais il vaut mieux conserver « rajeunir » et non « renouveler ». Ce terme « rajeunir, ἀνωθεώω », qui vient de « νέος, jeune » par la venue [dans la foi], fait allusion à la conversion récente des Éphésiens, et constitue un appel à devenir semblable à de petits enfants. Le baptême a fait de vous des nouveau-nés sans péché et sans malice, dégagés du passé du vieil homme ; revenez donc à la jeunesse spirituelle de votre baptême, et développez-la « par l'esprit de votre pensée », c.-à-d. usez de votre esprit animé par le Saint-Esprit, pour que votre pensée garde et entretienne la façon de penser du Christ.
- v. 24 : « Adoptez le comportement de l'homme nouveau » ; litt. « Revêtez l'homme nouveau » : c'est la deuxième partie de l'attitude positive. On devient petit enfant par le baptême, pour entrer dans le Royaume des cieux (Mt 18,3), mais, quand on y est entré, il faut grandir et progresser, ce qui se fait par les grâces divines, les autres sacrements de l'Église, les efforts journaliers. Tel est le sens de « revêtir l'homme

nouveau ». Le chrétien qui agit ainsi est devenu fondamentalement par le Christ ressuscité, qui est « l'Homme Nouveau » (Eph 2,15), un homme nouveau avec lui et comme lui. Et cet homme nouveau « a été créé selon Dieu » et non « à l'image de Dieu » comme traduit le Lectionnaire d'une façon ambiguë, car Adam pécheur, le vieil homme, reste « à l'image de Dieu ». Peut-être le Lectionnaire a-t-il voulu attirer l'attention sur l'état d'Adam avant son péché, pour mieux souligner que le baptême qui fait l'homme nouveau est une re-création ; mais, de toute façon, « selon Dieu » dit davantage, il signifie « tel que Dieu veut que vous soyez » à savoir « comme le Christ qui est plus qu'Adam avant son péché ».

« Créé saint et juste dans la vérité », mais litt. « Créé dans la justice et la sainteté de la vérité ». Le Lectionnaire laisse entendre « Créé véritablement juste et saint ». Mais le texte original dit que cette justice et cette sainteté appartiennent à la vérité. Or, comme le Père, le Christ Jésus son Fils, la parole de Dieu, le Saint-Esprit sont vérité, il s'agit de la justice et de la sainteté mêmes de Dieu et du Christ. Le sens est donc : « Créé dans la justice et la sainteté de Dieu ».

Conclusion

Vivre en chrétien, c'est, face aux hommes, ne plus se comporter comme les païens, ni retourner en Égypte, ni se modeler sur le monde, ni revenir au vieil homme qui se corrompt, toutes attitudes qui conduisent à la mort ; et face à Dieu, c'est vivre comme le Christ et selon l'enseignement que l'Église donne sur la personne et la vie de Jésus, sur l'enfance spirituelle, sur l'homme nouveau créé dans la justice et la sainteté de la vérité, toutes réalités plus merveilleuses que la création d'Adam et qui conduisent à la vie.

Nous avons remarqué trois fois ce qui touche à la vérité : deux fois, le terme « vérité » (v. 21 et 24), une fois le terme « trompeur », son opposé (v.22). La vérité est en Jésus, l'Homme Nouveau que Dieu voulait en créant Adam, elle n'est pas dans le vieil homme aux désirs trompeurs qui dépérit et craint la mort ; Jésus n'a pas craint la mort, mais a porté douloureusement nos craintes de la mort, et les a sanctifiées, comme son Père le voulait. En cela Jésus est véridique jusqu'à accepter d'être mis à mort parce qu'il avait dit et fait la vérité, et c'est pourquoi le Père l'a ressuscité Homme Nouveau, revêtu de la justice et de la sainteté de leur propre vérité divine. Le vieil homme qui se dit homme raisonnable n'est pas véridique, car il prétend être ce qu'il n'est pas devant Dieu ; mais le baptisé se comporte avec véracité, lorsqu'il vit en homme nouveau qu'il est devenu par le Christ et en union avec le Christ.

Évangile : Jean 6,24-35

I. Contexte

Après la multiplication des pains et la fuite de Jésus dans la montagne, les disciples étaient partis en barque pour Capharnaüm, sans comprendre pourquoi Jésus les avait laissés là, eux et la foule. Dans deux circonstances Jésus s'enfuit :

- a) quand ses ennemis veulent s'emparer de lui et le mettre à mort : il s'enfuit parce que son heure n'est pas encore venue (Jn 7,30 et 8,20) ;
- b) quand les gens veulent l'obliger à faire leur volonté : il s'enfuit pour qu'ils se ravissent et se disposent à faire sa volonté (Jn 6,15).

C'est la deuxième sorte de fuite dont il s'agit ici, même pour les disciples. Certes, ceux-ci savent plus et mieux que la foule sur la personne de Jésus, mais leur savoir n'est pas complet ni même juste. Ils en sont assez bien comme à Césarée de Philippe, peu après qu'ils aient appris par le Père la messianité et la divinité de Jésus : ils semblent bien le connaître, et pourtant Pierre se

scandalise quand Jésus leur annonce sa Passion. Maintenant encore, ils sont dans la barque, luttant contre les vents contraires, lorsque Jésus marchant sur les eaux les rejoint, mais ils ne le reconnaissent pas tout de suite. Leur incompréhension et leur ignorance de Jésus expriment les difficultés qui vont surgir et qu'ils devront surmonter à l'écoute du discours de Jésus sur le Pain de la vie. Et nous verrons encore qu'après ce discours beaucoup de ses disciples vont le quitter.

Ce discours et le dialogue de Jésus avec ses disciples se divisent en trois parties, chacune ayant deux difficultés que Jésus résout, sauf la dernière difficulté que Jésus laisse en suspend. Après la multiplication des pains, il y avait déjà eu une difficulté : la foule voulait le faire roi, mais Jésus l'a résolue par la fuite, pour que les disciples et la foule le cherchent. Les trois parties sont, adressées :

- a) à la foule (v. 25-40) avec deux difficultés : c'est notre texte ;
- b) aux juifs (v. 41-59) avec deux difficultés : textes des 19^e et 20^e Ordinaires ;
- c) aux disciples (v. 60-71) avec deux difficultés : texte du 21^e Ordinaire.

La première partie est une explication de Jésus à la foule docile mais désireuse seulement d'informations. Bien que cette partie soit difficile à unifier à cause du caractère hachuré du dialogue de la foule et de Jésus, il importe de faire l'effort de la comprendre, parce qu'elle révèle la volonté de Jésus d'élever la foule à sa propre pensée, et nous prépare ainsi à aborder la deuxième partie adressée aux juifs. Cette première partie se divise en deux sections : la première en entier, la deuxième en son début par les deux derniers versets de notre texte.

II. Texte

A. Jésus tient en mains le Pain du ciel (v. 24-33)

1) Nécessité de travailler la nourriture impérissable (v. 24-27)

- v. 24 : « La foule cherche Jésus » : La foule a attendu Jésus le soir et toute la nuit, pensant qu'il descendrait de la montagne, car elle avait vu les disciples partir en barque sans Jésus, et elle n'avait pas de barques à sa disposition pour les suivre. Le lendemain (v. 22), voyant des barques venues de Tibériade toute proche (v. 25), elle se décide à aller par la mer à Capharnaüm, ville où Jésus séjournait habituellement (Mt 4,13 ; 9,1), et là, elle le cherche.
- v. 25 : « L'ayant trouvé » : Remarquons encore que « trouver » (εὕρισκω) est l'issue d'une recherche. « Quand es-tu arrivé ici ? », litt. « Quand es-tu advenu ici ? » : le terme « advenir, γίγνομαι », que nous avons vu au 3^e de Pâques A, p. 7, signifie : attirer l'attention sur une intervention décisive de Dieu à propos d'un évènement important ; il s'agit ici de la venue décisive de Jésus à Capharnaüm pour son exposé sur le Pain de la vie. Nous voyons la première difficulté à laquelle se heurte la foule. Laissons de côté la question du temps posée par elle, et voyons seulement, de cette difficulté, l'état d'esprit de la foule. Celle-ci est arrêtée par deux obstacles :
 - a) La déception de n'avoir pas été prévenue du départ de Jésus pour Capharnaüm : c'est la volonté de la foule de retenir et de mener Jésus à sa mode ;
 - b) la frivolité de sa question, car le miracle des pains ne l'intéresse plus, son aspiration à faire de Jésus son roi est tombée et fait place à une vive curiosité : c'est la versatilité de ses caprices.

Ce double état d'esprit correspond à ce que Paul disait des païens : « Ils marchent dans le néant de leur pensée » et « selon les désirs trompeurs du vieil homme ».

- v. 26 : « Vous me cherchez » : Jésus ne répond pas à leur question mais à leur mauvais état d'esprit pour les en délivrer, chose facile avec des gens versatiles qui aiment que l'on s'occupe d'eux. Il le fait en les ramenant au sujet qui doit les concerner, la

multiplication des pains qu'il a réalisée pour eux. « Non parce que vous avez vu des signes » : Pour la multiplication des pains, Jean semblait dire le contraire, puisqu'il a écrit : « La foule suivait Jésus, parce qu'elle avait vu les signes qu'il faisait » (v. 2), et « Ayant vu le signe » des pains (v. 14). Le double état d'esprit de la foule, que nous venons de voir, la montrait attentive à elle-même et non à Jésus. Jean suggère que là elle avait vu des signes comme des phénomènes, et qu'ici Jésus lui dit qu'elle n'en a pas compris le sens voulu par lui. Au lieu d'y voir une anticipation du Salut pascal que Jésus apporte, la foule n'y avait vu qu'une amélioration de sa vie terrestre. C'est, dit Jésus, « parce que vous avez mangé du pain et avez été rassasiés » : vous me cherchez uniquement pour votre prospérité terrestre.

- v. 27 : « Ne travaillez pas pour la nourriture qui se perd », mais litt. « N'œuvrez pas l'aliment qui-se-perd » : Le Lectionnaire sépare les deux termes : pour se nourrir, il faut travailler ; mais le texte original les unit : travailler la nourriture. En fait, pour « nourriture », notre verset dit deux fois « aliment, βρώσις » dont le sens complexe touche à ce qui est ignoré, au cœur de l'homme et à la parole de Dieu, comme la manne, p. ex. en Jn 4,32-34. En effet, de même que la manne est inconnue, tombe du ciel, doit être ramassée sur la face du Désert et préparée selon les lois de Dieu, et symbolise la parole divine donnée contre les récriminations, ainsi « l'aliment » représente la volonté de Dieu connue par la Révélation, acceptée, travaillée, comprise, assimilée dans le renoncement à l'esprit du monde.

Jésus dit d'abord à la foule de ne pas travailler l'aliment périssable, c.-à-d. les pains tels qu'elle les a compris, les nourritures charnelles, telle la prospérité donnée par un roi terrestre ou la parole de Dieu mal comprise, rejetée et remplacée par des connaissances admises par la raison orgueilleuse, accaparée pour des profits temporels. Mais Jésus ajoute : « Mais pour la nourriture qui se garde jusque dans la vie éternelle », litt. « Mais l'aliment qui-demeure pour la vie éternelle » : d'abord il évoque le sens contraire de cet aliment périssable, et ensuite il demande d'œuvrer l'aliment nouveau qui porte et fait atteindre la vie éternelle. Jésus aborde donc immédiatement le Pain de la vie, l'aliment impérissable, que la foule doit travailler, comprendre et estimer comme étant sa vraie nourriture. Mais il sait qu'elle voudra savoir où et comment trouver ce Pain merveilleux. Aussi lui précise-t-il : « Que le Fils de l'Homme vous donnera ». Cet aliment est si élevé et spécifique que seul celui qui s'est fait homme le possède, lui en fera le don, la comblera spirituellement, au point qu'elle sera guérie de son mauvais état d'esprit. Ceci nous fait encore songer à la manne qui était aussi un don de Dieu. Et nous avons déjà vu le sens de « Fils de l'Homme » au 14^e Ordinaire B, p. 2.

« Car c'est celui-ci que le Père, Dieu, a scellé » ; terme que le Lectionnaire traduit « a marqué de son empreinte » : Le sceau ou l'empreinte (σφραγίς) désigne la marque d'appartenance par laquelle le Saint-Esprit réserve à Dieu ce qu'il a consacré à lui-même (Eph 1,13 ; 4,30). En Jn 3,33, il est spécifié ce que révèle cette marque du Saint-Esprit : « Celui qui accepte le témoignage du Fils marque d'un sceau que Dieu est véridique », parce qu'il est fidèle à ses promesses. Ici, Jésus veut dire à la foule : « Le miracle, que j'ai fait pour vous, moi si faible à vos yeux et pourtant le Fils de l'homme, authentifie, marque, prouve que l'aliment impérissable que je vous donnerai exprime bien la volonté du Dieu véritable d'être vous-mêmes nourris par moi ; le miracle des pains multipliés n'a pas le sens que vous pensez, il est le signe que le Pain de la vie éternelle vous est destiné par mon Père.

2) Nécessité d'œuvrer la foi en Jésus (v. 28-29)

- v. 28 : « Que faut-il faire ? », litt. « Que ferons-nous ? » : Cette expression indique une bonne disposition à propos d'une ignorance d'agir que quelqu'un veut dissiper. La foule accepte donc de corriger sa façon de penser, et de faire la volonté de Jésus. Elle a entendu Jésus parler d'un aliment éternel, garanti par Dieu et venant de Dieu, et dire qu'elle devait l'œuvrer. Elle voit donc dans cet aliment une œuvre de Dieu à laquelle elle doit apporter en réponse sa propre œuvre. C'est pourquoi elle ajoute : « Pour que nous œuvrions les œuvres de Dieu ». C'était aussi l'attitude demandée au sujet de la manne qui, étant une œuvre de Dieu, devait être préparée et confectionnée par ceux qui la recevaient. Mais pourquoi dit-elle « les œuvres » de Dieu ? C'est d'abord parce que ces œuvres divines sont tout ce que Dieu a fait pour son peuple et qui est contenu dans la Loi à pratiquer ; la foule joint donc l'aliment à œuvrer aux autres œuvres de Dieu. C'est ensuite parce que cette nouvelle œuvre de Dieu à faire, compte tenu de l'extraordinaire et merveilleuse multiplication des pains, demeure jusque dans l'éternité, et est donnée par le Fils de l'Homme des derniers temps, lequel est marqué du sceau du Saint-Esprit et met son cachet scellé sur toutes les œuvres de Dieu. La demande de la foule porte donc sur ce qu'elle doit ajouter à la Loi pour « œuvrer les œuvres de Dieu ».
- v. 29 : « L'œuvre de Dieu, c'est que vous croyiez en celui qu'il a envoyé » : Jésus répond que l'œuvre à faire n'est pas de l'ordre de la Loi mais de l'ordre de la foi. Sa réponse signifie deux choses :
 - a) Il n'y a qu'une œuvre de Dieu, non pas que les autres œuvres de Dieu au profit d'Israël qui doit les travailler soient devenues inutiles, mais parce que cette œuvre de Dieu doit animer toutes les œuvres de Dieu et toute la Loi, accueillies par Israël. Et comme Jésus avait dit ; « Travaillez » et que la foule avait répondu : « Nous travaillerons » (v. 28), cette œuvre unique de Dieu appelle le travail de Dieu et le travail de l'homme, ce que Dieu fait pour l'homme et dans l'homme, afin de le rendre capable de faire, lui aussi, cette « œuvre de Dieu » qui lui est donnée.
 - b) Cette œuvre de Dieu est de croire, non pas de croire en Dieu – la foule le fait – mais de « croire en celui que Dieu a envoyé », Jésus Christ. C'est comme si Jésus disait : « Le Père a tout concentré en moi, et il vous donne la foi en moi, pour que vous fassiez tout par moi, avec moi, pour moi, unis à moi » ; ou encore : « La foi en moi est l'œuvre qui vient de Dieu et que Dieu attend que vous exprimiez activement ». Car la foi en Jésus, c'est baser toute sa vie, pensées, paroles, actions, sur le Christ : travail fameux, travail de tous les instants.

3) L'œuvre de Jésus est de donner le vrai Pain du ciel (v. 30-33)

- v. 30 : « Ils lui dirent alors : 'Quel signe vas-tu accomplir pour que nous puissions le voir et te croire ? », mais litt. « Donc ils lui dirent : Quel Signe fais-tu donc, toi, afin que nous voyions et croyions à toi ?' » : Ce « donc » tient compte de deux choses : une conclusion de ce que la foule a compris, et puis une objection décisive qui empêche d'admettre ce que Jésus avait dit, et le « toi » souligne que la personne de Jésus est en cause dans cette objection. Nous avons ici la deuxième difficulté à laquelle la foule se heurte ; elle se prolongera et s'accroîtra après le début de la deuxième section, que nous avons, de la première partie du discours de Jésus. Avant d'examiner cette objection et cette difficulté, remarquons que ceux de la foule veulent bien « croire » mais à condition de « voir ». Ceci nous rappelle l'objection de Thomas, à qui Jésus avait permis de voir pour croire avant de dire que la vraie foi est de croire sans voir. Dans sa question, la foule manifeste donc ne pas avoir une foi correcte, ce que nous

remarquons encore au fait qu'elle demande un nouveau signe, et que Jésus avait déjà dit : « Si vous ne voyiez des signes et des prodiges, vous ne croirez donc pas ? » (Jn 4,48). Cependant, comme la foule n'est pas au niveau de la foi de Thomas, nous aurons à nous demander si Jésus n'accepte pas cette foi insuffisante de la foule.

Voyons maintenant l'objection de cette foule, qui touche à la foi en Jésus. Quand Jésus avait dit : « Travaillez à la nourriture impérissable qui vous sera donnée par le Fils de l'Homme marqué du sceau du Père » (v. 27), la foule n'avait prêté attention qu'au premier membre de cette parole. Mais maintenant que Jésus lui demande de croire en lui (v. 29), le deuxième membre de cette parole lui revient à l'esprit, et elle estime que Jésus est d'une prétention inouïe. Comment cela ? Tant que Jésus n'était vu par la foule que comme un instrument humain, employé par Dieu et donnant la nourriture impérissable, c'était excellent et désirable, et la foule était prête à travailler cette nourriture comme toutes les autres œuvres de Dieu. Mais maintenant que cette œuvre de Dieu est de croire en Jésus, d'être tout à lui, de renoncer et d'être arraché à son passé et d'adhérer à lui d'une adhésion plénière de toute la vie comme on adhère à Dieu, c'est un peu fort !

S'il y a Moïse, objet aussi de foi (Ex 14,31), c'est le grand Moïse, celui qui a délivré Israël de l'Égypte, celui que Dieu a accredité comme chef de son peuple, celui qui, par de nombreux signes et pendant quarante ans, a fait vivre le peuple au Désert, celui à qui Dieu a révélé son Nom et manifesté sa gloire devant tous, celui avec qui le Seigneur a conclu son Alliance, et celui dont l'éminence est reconnue de tous. Mais ce Jésus, qui est-il pour prétendre faire mieux que Moïse, en promettant un aliment impérissable, alors que Moïse, il est vrai, a donné la manne qui était périssable et qui n'existe plus ? Aussi, sa prétention de faire mieux que Moïse et d'exiger de croire en lui demande-t-elle des preuves : « Quel signe fais-tu donc, toi, ... ? Qu'œuvres-tu ? »

- v. 31 : « Nos pères ont mangé la manne dans le désert », expression que l'on aura encore une deuxième fois dans ce chap. 6 (v. 49). Par cette assertion, la foule se donne l'occasion de défier Jésus et son pain impérissable, en citant, comme preuve de la grandeur insurpassable de la manne, le Ps 77,24 qui appelle la manne « un pain issu-du ciel ». Jusqu'ici, en effet, Jésus n'avait pas dit que son pain impérissable tomberait du ciel. Or, avec la pluie, le vent, la nuée et surtout la Loi qui expriment les paroles divines, la manne est le seul bienfait qui vient du ciel. Nous voyons de nouveau que la manne est l'aliment qui représente la parole de Dieu.
- v. 32 : « Ce n'est pas Moïse ... » : L'emploi, vu plus haut, du terme « signes », appliqué à Moïse que la foule estime supérieur à Jésus, laisse entendre qu'elle pourrait voir en Moïse le donateur de la manne et l'instrument de Dieu. C'est pourquoi Jésus répond que la manne n'a pas été donnée par Moïse, mais par Dieu lui-même : cela, la foule ne peut le nier. De plus, en disant cela, Jésus fait comprendre que lui-même pourrait faire un signe venant du ciel, comme les pharisiens en voulaient un de lui (Mc 8,11). La preuve que la foule demandait à Jésus : « Qu'œuvres-tu ? » et la venue du ciel de la manne lui permettent de lui répondre : « C'est mon Père qui vous donne le pain véritable (mot omis par le Lectionnaire) issu-du ciel ».

En disant « le pain véritable », Jésus veut dire que si la manne n'est plus donnée, c'est parce qu'elle n'était pas le vrai pain mais seulement la figure et l'annonce de l'aliment impérissable de la vie éternelle ; et il rappelle ce qu'il a dit plus haut : « L'aliment que le Fils de l'Homme vous donnera » Jésus n'est pas, comme Moïse, un instrument de Dieu, il est l'envoyé de Dieu et l'égal du Père, et il peut faire et fait descendre « le pain véritable issu-du ciel ». Jésus explicite ici ce qu'il a dit au v. 27 : « la manne » est

l'aliment périssable ; « le pain véritable issu-du ciel » est l'aliment qui demeure pour la vie éternelle ; « mon Père », c.-à-d. celui qui m'a engendré, est celui qui a marqué du sceau de l'Esprit Saint le Fils de l'Homme que je suis comme Fils de Dieu fait homme ; « vous donne » est l'accomplissement de la promesse que le Fils de l'Homme vous donnera.

- v. 33 : « Le pain de Dieu » : L'explicitation et l'accomplissement susdits, qui montrent Jésus au niveau du Père, lui permettent de dire plus complètement ce qu'est ce pain véritable : ce n'est plus seulement le pain donné par le Père et par Jésus, c'est « le pain de Dieu », c.à.d. le pain divin, celui que Dieu possède et dont il vit, avant même de le donner. Jésus caractérise de deux façons ce pain de Dieu : « Il descend du ciel » et « Il donne la vie au monde », deux expressions que Jésus reprendra dans le reste du chapitre. Le « celui » qui descend et donne la vie, peut signifier ici le pain ou Jésus lui-même ; plus loin, Jésus dira que ce sont l'un et l'autre. « Celui qui descend du ciel » ne signifie pas seulement venant et donné du ciel, mais « ayant son séjour dans le ciel et s'abaissant au niveau de la terre » ; et « celui qui donne la vie au monde » signifie qu'il n'est pas pour un temps comme la manne, puisque cette vie donnée est éternelle, et qu'il n'est pas pour un peuple, Israël, mais pour le monde entier, pour tous les hommes.

B. Jésus lui-même est le pain descendu du ciel (v. 34-40)

- v. 34 : « Seigneur, donne-nous toujours ce pain » : La foule est impressionnée par les deux arguments de Jésus : Dieu peut évidemment faire mieux que Moïse, et donner un aliment supérieur à la manne, son propre pain en remplacement d'une manne qui fait défaut. Par conséquent la preuve que la foule demandait à Jésus est donnée : l'œuvre qu'il fait comme signe est le pain que Dieu donne, et l'éminence de Jésus est supérieure à la grandeur de Moïse. Aussi l'appelle-t-elle « Seigneur » et non plus « Rabbi » (v. 25). Ici « Seigneur, Κύριος » indique un titre de grande vénération, et non le titre que Jésus obtiendra à sa Résurrection. La compréhension de la foule est d'ailleurs limitée : d'abord, elle voit dans « celui qui descend du ciel » (v. 33) uniquement le pain de Dieu donné par Jésus ; ensuite, le « donne-nous ce pain toujours » implique que tu le montres et alors « nous le verrons et nous croirons à toi » : montre-le-nous donc et nous pourrions croire ; enfin, la foule dit « croire à toi » et non « croire en toi » : l'un signifie croire que quelqu'un peut dire ou faire telle chose, l'autre signifie baser sa vie sur quelqu'un, ce à quoi la foule ne pense pas.
- v. 35 : « Moi, je suis le pain de la vie » : C'est encore la deuxième difficulté de la foule, que Jésus entreprend de lui faire surmonter. Jésus n'est pas seulement celui qui donne le pain descendu du ciel, il est ce pain de la vie éternelle. Mais comme il faut croire en lui pour en profiter, il dit à la foule qu'elle n'a pas la foi qu'elle doit avoir, et que, si elle l'avait, elle n'aurait plus faim ni soif. Les deux formules « venir par-devers moi » et « croire en moi » sont à peu près équivalentes. Si Jésus parle de la soif, c'est parce que la vie qu'il souligne concerne l'homme tout entier avec tous ses besoins. Ce dernier dialogue, en son début, correspond à celui de Jésus et de la Samaritaine (Jn 4,14-15) où il y a les mêmes expressions, et où la samaritaine n'a pas encore la foi en Jésus. Mais les dispositions de la samaritaine sont meilleures que celles de la foule, car celle-là continuera de faire ce que Jésus demande, alors que celle-ci restera sur ses positions. A celle-ci Jésus le dira au verset suivant, qu'il est nécessaire d'ajouter.
- 36 (omis) : « Mais ... vous m'avez vu et vous ne croyez pas », expression reprise, en reproche, du v. 30 : Il était possible, avons-nous vu, que Jésus accepte la foi imparfaite de la foule, mais maintenant il ne le peut pas : « Vous m'avez vu », moi qui suis le pain de

la vie, ce pain que vous désiriez (v. 34), et je vois bien que « vous ne croyez pas ». Comme la foule ne répond pas à ce reproche, Jésus va continuer, dans les versets suivants, de lui parler pour l'amener à la foi véritable.

- v. 37-40 (omis) : centrés sur la foi, ils se résument ainsi : « Celui à qui le Père donne la foi et qui croira en moi, je ne le rejetterai pas, parce que je fais la volonté du Père et non la mienne ; et selon cette même volonté, je donnerai la vie éternelle, et je ressusciterai, au dernier jour, celui qui, dans son existence, contemple le Fils de Dieu et qui croit en lui ».

Déçue, non satisfaite, la foule se tait. Tans que Jésus disait qu'il pouvait donner le pain impérissable, matériel et charnel, qu'elle désirait, elle cherchait à s'informer, mais maintenant qu'il dit que ce pain est lui-même, qui est descendu du ciel et en qui il faut croire, elle préfère rester où elle en est et n'a plus rien à demander, sûre de ne rien avoir de lui. Telle est la fin de la première partie du discours sur le Pain de la vie : la foule charnelle et limitée ne s'est élevée que pour retomber au niveau où elle était.

Conclusion

Le sens des pains multipliés est que Jésus lui-même se donnait en nourriture. Les disciples comprenaient qu'il s'agissait du Mystère de sa personne se manifestant dans ce miracle, mais ils n'avaient pas été jusqu'à le voir lui-même dans ces pains. Maintenant, ils savent que Jésus est le pain véritable descendu du ciel, et même le Pain de Dieu. Mais qu'est-ce que cela veut dire ? Ils devront encore l'apprendre, mais comme ils croient en Jésus, ils vont progresser dans cette connaissance et dans leur foi par les paroles de Jésus, que nous verrons la fois prochaine.

Nous savons déjà que ce progrès se fait par la foi qui permet de découvrir que le pain de Jésus est véritable, car, avons-nous vu, vérité et foi ont le même sens. Comme la foi, la vérité est bienfaisante : « La vérité vous rendra libres », dira Jésus (Jn 8,32). Tant qu'on ne l'a pas acquise jusqu'à s'y soumettre, on est esclave : esclave de ses préjugés, de ses idées propres, de ses désirs charnels. La bienfaisance de la vérité vient du fait qu'elle montre les réalités telles qu'elles sont, c.-à-d. telles que Dieu les a faites et les a révélées. Toujours Jésus s'est montré véridique, disant aux hommes ce qu'ils étaient, mais comme le menteur ne supporte pas le véridique, il fut mis à mort. Il en est de même du pain véritable, car ni le pain du monde, ni les pains azymes, ni la manne, ni le pain de la Terre Promise, ni même le pain donné par Jésus mais reçu sans la foi ne sont le pain véritable, le pain de la vie éternelle, le pain du Royaume des cieux. Le propre du menteur est de donner un autre sens à la Révélation, à la parole divine, au Christ et à Dieu. La foule ne cherchait que ce qu'elle désirait et ne pouvait donc pas croire en Jésus. C'est ce que nous désirons sans tenir compte de la volonté du Christ, qui nous enferme dans le mensonge, lequel rejette la vérité, ruine la foi, néglige la connaissance de Jésus et de sa parole, de l'Eucharistie. Le chrétien qui cherche la nourriture du monde ou celle de la Loi de Moïse comme le païen et le juif la comprennent trahit l'Eucharistie qu'il reçoit, et toute sa vie est un faux témoignage. Nous voyons dès lors l'importance de la vertu de véracité.